

# À Avignon, la vraie vie, entre tragédie et comédie

Publié le 7 juillet 2023

**Le 77<sup>e</sup> Festival d'Avignon s'est ouvert le 5 juillet avec *Welfare* de la metteuse en scène Julie Deliquet, d'après le documentaire de Frederick Wiseman. Une pièce radicale et courageuse, désarçonnante mais nécessaire.**

Mercredi soir, un silence grave a remplacé les trompettes de Maurice Jarre qui annoncent traditionnellement le début des représentations à Avignon. À la demande de Julie Deliquet, postée au pied du plateau auprès de Tiago Rodrigues, les 2 000 spectateurs de la cour d'Honneur se sont tus pendant une minute en mémoire de Nahel, tué à Nanterre le 27 juin. Un moment suspendu qui rappelle, non sans provoquer dans l'assemblée quelques chuchotements agacés, que le théâtre, à Avignon ou ailleurs, n'est pas cette bulle aveugle que ses détracteurs lui reprochent souvent d'être.

Indéniablement, les choix de Tiago Rodrigues pour l'ouverture de sa première édition en tant que directeur (*G.R.O.O.V.E.* de la chorégraphe Bintou Dembélé, puis *Welfare*) portent l'empreinte d'un souffle régénérateur qui réaffirme le rôle d'un spectacle vivant en prise avec une humanité blessée.

Sous la majestueuse façade intérieure du palais des Papes se déploie le linoléum vert d'un gymnase où Julie Deliquet a déplacé l'action de *Welfare*, en 1973 par Frederick Wiseman dans un centre d'aide sociale new-yorkais.

Depuis plusieurs années, la metteuse en scène, directrice du Théâtre Gérard Philipe de Saint-Denis (Seine-Saint-Denis), mène un travail passionnant d'adaptations au théâtre d'œuvres cinématographiques. Après les films de Bergman, Fassbinder ou encore Desplechin, elle aborde pour la première fois un documentaire à l'invitation du réalisateur Frederick Wiseman lui-même. Le défi est ardu : comment porter à la scène trois heures d'une immersion sans commentaire, en noir et blanc il y a un demi-siècle de l'autre côté de l'Atlantique.

Julie Deliquet s'est attelée à cette tâche titanesque avec le courage de la conviction. Le résultat est radical, forcément déroutant – les gradins se sont d'ailleurs vidés au compte-gouttes d'une partie de leurs occupants – mais impose sa nécessité comme une évidence. La pièce évolue sur une périlleuse ligne de crête entre hier et aujourd'hui (des costumes très datés années 1970 dans un gymnase contemporain) et place le théâtre à une juste place entre le réel et la fiction.

À partir des 50 personnes qui apparaissent dans le film, Julie Deliquet a fabriqué 15 personnages qui portent chacun une des problématiques de la précarité montrées dans *Welfare*. Sur le plateau, les exclus, les déclassés – une mère célibataire, un couple de toxicomanes, un ancien combattant, une vieille dame malade, un repris de justice – des « misérables » comme dit l'un d'eux, viennent plaider leur cause dans l'espoir d'obtenir une aide financière auprès de travailleurs sociaux débordés. « Vous me torturez », s'écrie une femme, lassée de répondre aux questions d'une responsable tandis qu'une autre s'effondre devant le casse-tête insoluble de son dossier. Il faut attendre des jours, voire des semaines, avant de toucher ces fameux « chèques » que tous viennent chercher ici, le ventre creux et la gorge nouée par la peur de dormir à la rue le soir.

D'un bout à l'autre du spectacle, sans résolution, les échanges se répètent : la même détresse face au dénuement, la même angoisse face à des dossiers kafkaïens, où cocher la bonne case relève de la gageure, les mêmes stratégies dérisoires nourries de circonvolutions qui prêtent volontiers à sourire. Si ces longues négociations ourlées de tensions et de violences mettent à l'épreuve le public (intégré à l'action par l'éclairage franc du lieu), elles l'emportent dans les rouages de la réalité brute. Ces appels au secours ont été lancés par de vraies personnes, il y a plus de cinquante ans à New York, et des suppliques du même acabit sont encore prononcées tous les jours, pas si loin de la cour d'Honneur. Les 15 comédiens (Astrid Bayiha, Vincent Garanger, Marie Payen ou Zakariya Gouram, pour ne citer mais tous font preuve d'un jeu exceptionnel) portent dans toute leur chair cette parole troublante, fragile et puissante à la fois. L'ultime ressort de la dignité.

**Marie-Valentine Chaudon**